

PROPOSITION MODESTE, JOURNAL
MÉLANGES ET DOCUMENTS.

LE PASSÉ ET L'AVENIR DE LA PENSÉE RELIGIEUSE

I

L'ANIMISME FÉTICHIQUE

Notre enquête, rapide sans doute, mais cependant sérieuse, est maintenant terminée. Patiemment, méthodiquement aussi, et en allant du simple au complexe, c'est-à-dire en commençant par les types les plus humbles de l'humanité, nous avons fait le tour du genre humain, scruté la mentalité de chaque race, de chaque grand peuple, en leur demandant quelle est ou a été leur mythologie, c'est-à-dire leur pensée au sujet de l'âme, de la vie future, des dieux. Partout, on nous a répondu. Maintenant il nous reste à fondre ensemble, à synthétiser ces réponses, à en dégager quelques données générales, qui ne seront point, ainsi qu'il arrive trop souvent en ces matières, de simples vues de l'esprit, mais bien l'exact résumé de ce qu'a imaginé non pas la sagesse, mais la folie du genre humain au sujet des trois grands concepts religieux : l'âme, la vie future, Dieu.

Pour serrer de plus près la réalité, nous avons eu soin, avant de commencer notre investigation, de partager l'humanité en trois groupes naturels : l'homme noir, l'homme jaune, l'homme blanc. En fait de mythologie, chacun de ces types principaux a-t-il une manière de voir qui lui soit spéciale? Essentiellement, non. En dépit des dissemblances dans la couleur de la peau, la structure de la face, la forme du crâne, les hommes ont, mythologiquement, évolué de la même façon, ont été dupes des mêmes illusions, ont, en présence de l'inconnu du monde et de la vie, trouvé les mêmes solutions enfantines; tous sont partis du même point; tous se sont engagés dans la même voie, avec cette seule différence qu'ils y ont cheminé plus ou moins loin. Aussitôt que l'homme, noir, jaune ou blanc, a commencé à secouer la torpeur intellectuelle qui lui était commune avec l'animal, sa curiosité s'est éveillée et il a gauchement essayé de rattacher certains phénomènes à leurs causes. Forcément il devait se tromper, car il était bien peu développé encore; son expérience n'allait pas

au-delà de ce qui avait trait à la satisfaction de ses plus indispensables besoins; sa faiblesse de raisonnement et d'aptitude à observer était extrême; il ne voyait pas de différence essentielle, non seulement entre lui et les animaux supérieurs, mais même entre ceux-ci et beaucoup d'êtres inorganiques.

Aux yeux de l'homme primitif, tout ce qui occasionne une impression forte en bien ou en mal, spécialement tout ce qui se meut, doit être vivant, capable de sensation et de volonté, de haine et d'amour. Par cette illusion, le monde extérieur devient un miroir où se reflète la personnalité humaine et cette extériorisation mentale sert à tout expliquer. On a très justement appelé *animisme* cette vivification anthropomorphique du milieu ambiant.

Or, l'animisme est un procédé mental, commun non seulement aux hommes de toutes les races, mais même aux hommes et aux animaux supérieurs et déjà doués d'une certaine mémoire, d'une certaine imagination, d'une certaine notion de causalité, etc. Nos chiens éprouvent un sentiment de respect mêlé de crainte, c'est-à-dire un sentiment essentiellement religieux, pour le fouet ou le bâton avec lesquels on les a corrigés (Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, 35). Un chien, observé par Romanes, commença par jouer tranquillement avec un os, dont il eut ensuite une peur extrême, quand il le vit se mouvoir en apparence volontairement, grâce à un fil auquel on l'avait attaché. J'ai vu un chien, mis inopinément en présence d'une machine à vanner, qui lui était inconnue, manifester d'abord une inquiétude des plus vives et finalement s'enfuir terrifié. On pourrait aisément multiplier ces exemples, qui tous prouvent la tendance animique de certains animaux en présence d'êtres, d'objets inorganiques auxquels ils attribuent la vie, la volonté et de mauvaises intentions. Mais quelle différence peut-on trouver entre ces illusions des animaux et celle de l'Indien Toupi, mordant avec rage, comme le font les chiens, la pierre qui lui a douloureusement heurté le pied? Aucune — et pourtant ce sont là, bien manifestement, les éléments psychiques vraiment primaires de la pensée religieuse.

Dans ces cas si simples, l'animisme humain est identique à celui des animaux. Or, nous avons vu que, par toute la terre, cette attribution de la vie, de la volonté, de la pensée à tels ou tels êtres du monde ambiant, qui en sont absolument dépourvus, constitue l'aberration fondamentale, cachée au fond de toutes les religions petites ou grandes, inférieures ou supérieures. C'est sur cette base primitive que repose l'édifice religieux, si complexe soit-il; la lui ôter, c'est le ruiner.

Guidés par la méthode comparative, nous avons suivi et noté l'évolution de l'animisme. Tout d'abord, l'homme, exactement comme l'animal, se borne à doter d'une vie et d'une conscience analogues aux siennes tel ou tel être ou objet, soit, comme le faisaient les

Guanches canariens, le bloc de rocher, qui, roulant sur le flanc d'une montagne, écrase tout sur son passage, soit l'arbre qui s'abat, ou bien encore l'avalanche alpestre, le tonnerre qui gronde et foudroie, l'astre qui, chaque jour, semble voyager volontairement à travers le ciel, le nuage qui se résout en pluie, etc. Cette illusion représente la phase première, celle de l'animisme unitaire, que l'on peut appeler aussi *fétichique*.

A cet animisme simple, s'appliquant indifféremment aux êtres vivants et à ceux du monde inorganique, succède l'*animisme dualiste*, qui déjà suppose quelque raisonnement. Après nombre d'observations fortuites, d'expériences involontaires, l'homme parvient à effectuer un certain triage entre le vivant et l'inanimé. Pourtant, dans diverses circonstances, des êtres, des objets manifestement privés de vie semblent agir, comme s'ils en étaient doués. Il en est, par exemple, les nuages, les astres, le torrent, la vague, etc., qui se meuvent en apparence spontanément; d'autres, comme le rocher de la montagne, habituellement inertes, immobiles, tout d'un coup tombent, roulent, tuent. Mais le mouvement indigne ordinairement la vie; c'est donc, qu'en dépit de leur apparence, certains corps inanimés renferment en eux quelque chose de vivant, un double, un être invisible, qui les anime; et à ce double, à cet esprit caché, on prête habituellement une *forme humaine*.

En généralisant cette supposition, on arrive aisément à doter d'un double animique à peu près tous les êtres de la nature. Partout et toujours, l'homme peu développé se paie de ces explications simplistes; seulement le genre, la forme, la couleur des concepts animiques changent avec le pays et la race.

(A suivre.) Ch. LETOURNEAU.
(Rev. mens. de l'École d'Anthropologie de Paris)

LE COMMUNISME PRIMITIF

En dehors de la Russie, la Slavie hongroise est la région du continent où les paysans ont le mieux gardé les pratiques de la culture en commun, générale dans une grande partie de l'Europe au moyen-âge.

Malgré le droit romain qui favorise la propriété privée au détriment de l'exploitation commune, presque tous les paysans slaves de la Croatie et des pays limitrophes continuent de cultiver leurs terres par groupes associés, et cette « communion domestique » est consacrée par diverses lois récentes. La propriété indivise, qui s'étend en moyenne sur un espace de 15 à 30 hectares, comprend : Champs, bois, prairies, et nourrit du gros et du menu bétail, ainsi que des volailles en abondance; les produits du sol et des troupeaux suffisent à tous

les besoins de la communauté, association ou *zadruga*, com- vingt, ou même de cinquai- personnes, n'est point une famille patriarcale, c'est une petite république débattant librement ses intérêts et nommant elle-même son directeur, *domacin* ou *gospoder*, ainsi que sa ménagère en chef. Souvent le doyen d'âge est choisi pour gérer les affaires communes; mais quand son intelligence faiblit, on lui donne un successeur. Chaque ménage a sa maisonnette dans l'enclos; au centre, s'élève la maison du *gospoder*, qui renferme la salle à manger commune et le « salon de conversation »; des arbres fruitiers entourent les maisons et les bâtiments de la ferme. Quand une association devient trop nombreuse, elle essaime et forme une deuxième communauté. D'ailleurs toutes les *zadrugas* d'un même district s'entraident avec bonheur; lorsqu'il s'agit d'un travail pressant, plusieurs familles s'unissent en une petite armée, et la besogne est bientôt achevée au milieu des chants et des cris de joie. Telles sont les communautés agricoles des Slaves du sud (1); elles donnent aux paysans les avantages respectifs de la grande et de la petite propriété; elles permettent la division du travail et faciliteraient la culture intensive, si malheureusement, la routine ne se confondait pas avec le respect de la tradition; enfin elles rendent le paupérisme impossible, assurent du travail à tous les membres de la société, du pain à tous les travailleurs. Il serait fort à désirer que les *zadrughi* pussent se maintenir, tout en se transformant, pour s'ouvrir librement à des associés de famille étrangères; mais tout fait prévoir que cette antique forme de la propriété commune ne résistera pas aux ambitions individuelles, et au travail de désagrégation que favorise le droit général de l'Europe (2). Déjà, dans le voisinage des villes importantes, le régime de la propriété personnelle a remplacé presque entièrement celui des anciennes communautés de famille. Cependant les mœurs héréditaires ont tant d'influence que, même dans les villes presque italiennes de la côte dalmate et dans les îles de l'Adriatique, on rencontre des riches maisons de commerce établies sur le modèle des *zadrughi*. Dans quelques-unes de ces « communautés » vivent des frères d'adoption, dont la fraternité jurée est plus sacrée que celle des frères par le sang. Elle comprend trois degrés: la petite fraternité, la fraternité du malheur et la fraternité par communion, la plus sainte de toutes: elle est consacrée par un prêtre, sauf quand ceux qui se jurent fidélité appartiennent à différentes religions, ce que l'on voit surtout en Bosnie. Les jeunes filles s'unissent aussi par le serment d'affection, soit entre elles, soit avec des jeunes hommes (3).

(N^{lle} Géographie Universelle). Élisée RECLUS.

LE

THÉÂTRE D'ART SOCIAL

Sous ce titre, quelques camarades de bonne volonté ont essayé de former un groupe littéraire ayant pour but de jouer les pièces à tendances socialistes, généralement refusées par les directeurs de théâtre.

Le dimanche 12 mars, ils donnaient, rue Rochechouart, leur spectacle d'essai composé de la poésie de Richépin, le *Baiser de la Chimère*, récitée par M. Andréis; *Reconquise*, pièce en un acte sur l'amour libre, par S. Lepaslier; *La Cloche de Cain*, synthèse révolutionnaire en trois parties par A. Li-

(1). Georges Perrol, *Tour du Monde*.

(2). Georges Perrol, *Tour du Monde*.

(3). Fedor Démélié, *Le Droit coutumier des Slaves méridionaux*, d'après les recherches de M. V. Bogisic.

passer son amour au salon. Entre la femme de chambre qui annonce l'arrivée du marquis faisant demander à sa femme de le recevoir. Il entre et vient s'asseoir auprès d'elle, à la place que l'amant vient de quitter; il lui raconte les incidents de sa dernière conférence et les raisons qui lui font devancer son retour. Il en vient à raconter que, cette dernière conférence, il l'a faite sur l'assassinat d'une femme par son mari qu'elle trompait...

La marquise lui observe qu'il a du applaudir à cet acte de justice?

Dénégation du marquis qui démontre qu'au contraire, il en a profité pour démontrer que l'amour n'étant pas une chose qui se commande, les individus doivent toujours être libres de se donner à l'être qui leur plaît; qu'il est monstrueux qu'un être s'arroge le droit de vie et de mort sur un autre être, le fait qu'une femme s'est donnée à un homme n'étant pas une raison suffisante pour que celui-ci se croit un droit de propriété sur elle.

Il est interrompu dans l'exposé de ses doctrines par l'amant qui, ignorant la présence du mari, essaie d'ouvrir la porte du salon. Terreur de la marquise, stupéfaction du marquis en voyant un homme caché chez sa femme, ahurissement de l'amant qui ne peut que balbutier « qu'il est à la disposition du mari, pour lui rendre raison. »

Mais le marquis lui incline l'ordre de se retirer, disant qu'il n'a rien à voir avec lui, que c'est affaire à arranger entre lui et sa femme.

Seul, avec sa femme, il lui reproche durement de l'avoir épousée sans le sou, de l'avoir trompé chez lui, que la maison lui appartient, qu'elle doit en sortir au plus vite.

Puis, petit à petit, il s'attendrit, il lui demande ce qu'elle compte faire, où elle va se retirer, lui démontrant que les amies sur lesquelles elle compte, auraient bien fermé les yeux sur ses frasques, alors qu'elle était riche, mais lui tourneront le dos alors qu'elle sera pauvre.

Travailler lui sera impossible, puisqu'elle n'a jamais appris à faire œuvre de ses dix doigts; son instruction suffisante comme maîtresse de maison, est insuffisante comme institutrice. Il ne lui restera qu'une ressource: la prostitution.

Protestation de la marquise qui se retirera chez son amant, dit-elle.

Le marquis nie que l'amant veuille la recevoir. Sans doute, la marquise riche, fêtée, pouvait être une maîtresse exquise dont on s'enorgueillit, mais pauvre et forcé de la prendre à sa charge, il se dérobera.

Ne doutant pas de son amant, la marquise l'envoie chercher en donnant ordre à la chambrrière, de lui demander secours, que le marquis la bat. L'amant accourt défendre sa maîtresse, mais le marquis l'arrête en lui disant qu'il chasse sa femme, lui demandant qu'elles sont ses intentions à son sujet? Il sort les laissant seuls pour s'entendre.

Consternation de l'amant qui avoue qu'il est pauvre, ne peut se charger d'une femme, que ce serait rompre avec sa famille qui lui prépare un riche mariage...

Que... certainement... il aime la marquise, mais il doit garder des ménagements envers sa mère, avec laquelle il vit, que... enfin... la marquise n'a pas à compter sur lui.

La marquise, qui est enceinte de lui, lui demande ce qu'il faudra qu'elle fasse de son enfant?

— Pour l'enfant, c'est bien simple, il ne faut pas qu'il naisse!

Le marquis revient et demande ce qu'ils ont décidé? — Balbutiements de l'amant qui voudrait bien être au diable, et en revient à sa proposition de duel, écrasement de la marquise. Le mari chasse le monsieur qui ne reculerait pas devant un coup

par... nous l'appellerons Jean, comme son père! Ma foi, nous la trouvons un peu raide! On ne pousse pas la magnanimité à ce point. Surtout qu'il vient de chasser le père comme un être méprisable. Tout en acceptant l'enfant, le marquis aurait pu trouver une formule d'acceptation plus... acceptable.

Pour la pièce de M. Linert, la *Cloche de Cain*, il ne s'agit plus d'une scène de la vie réelle, l'auteur a voulu symboliser la mauvaise organisation sociale, il nous montre donc deux bourgeois qui tripotent, un socialiste, leur secrétaire qui est là pour souligner les aveux des bourgeois, puis, dans les coulisses, des voix qui symbolisent la foule, les douleurs humaines.

Les deux bourgeois, Mangeor et de Rich, sont dans un salon, en train de combiner des coups de bourse. Nous entendons se tramer tous les tripotages financiers: accaparement des blés, réductions de salaires, coups de bourse, tripotages électoraux, toute la saleté du monde bourgeois se fait entendre à nos oreilles. Au fond, sur une sorte de piédestal, dominant la scène, trône un coffre-fort, symbolisant la puissance du capital.

Entre temps, on entend les bruits de la rue: grèves, acclamations de l'homme populaire ou du tribun. On frappe à la porte, ce sont l'enfant, la femme de l'ouvrier, puis l'ouvrier lui-même, symbolisant les douleurs humaines, qui viennent raconter leurs souffrances et implorer la pitié des bourgeois, qui les chassent impitoyablement.

Un nouveau bruit s'élève dans la rue. Ce sont les ouvriers qui se révoltent et sont, momentanément, victorieux. Affolement des deux bourgeois qui se précipitent sur leur coffre-fort, réclamant la police et l'armée, puis se faisant petits, promettant toute concessions imaginables pour avoir la vie sauve.

Mais l'armée reprend le dessus, les ouvriers sont traqués, les deux bourgeois redevennent féroces:

« Tuez-les! éventrez-les! » clament-ils par la fenêtre. « Pas de quartier, à mort! » et l'explosion du feu de peloton final ponctue leurs vociférations.

Rêve Azur que la défaite des ouvriers avait prostré, se lève et va placer une bombe sous le coffre-fort qui saute, entraînant, dans sa chute, les deux bourgeois.

Le rideau tombe sur cette réflexion de Rêve Azur: « Les frères de Mangeor comprendront-ils? »

La salle, qui contenait nombre de nos camarades a applaudi à tout rompre, aux deux pièces, empuigné, qu'elle était, par les idées qu'elles expriment. Le succès qu'ils ont obtenu doit engager les organisateurs du *Théâtre d'art social* à continuer, sans les aveugler sur les défauts dus à leur inexpérience, aussi au manque de fonds et à l'inhabileté inhérente à tout début. Ce que l'on a applaudi surtout, c'était leur courage à mettre au théâtre des idées qui ne sont acceptées que difficilement, et leur bonne volonté. Nous leur dirions qu'ils nous ont donné des chefs-d'œuvre, ils ne nous croiraient pas et ils auraient raison.

Ce titre: *Art social* oblige. Il faut démontrer à